



CANDIDATURE

—DE—

L'Hon. juge Lawrason

A la place de Gouverneur.

Nous voici en pleine campagne électorale. L'Honorable Murphy Foster, après avoir longtemps géré les affaires de l'Etat, va prendre sa retraite et céder à un autre le fauteuil gubernatorial.

Comme M. Murphy Foster, comme presque tous les gouverneurs du passé, M. Lawrason appartient à une de nos paroisses rurales; mais il est très connu, très estimé à la Nouvelle Orléans et son nom est très populaire parmi nous.

C'est tout simplement un Louisianais, un patriote, un démocrate, dans le sens le plus large, le plus élevé que l'on puisse donner à ces trois qualifications.

Il n'est pas homme à aller mendier la popularité des clubs et des coteries. Il a son passé qui parle hautement en sa faveur, et cela suffit.

Mis en avant par les hommes les plus influents des paroisses qui entourent la sienne, il vient de se lancer le premier dans la carrière.

D'autres l'y suivront, sans doute, qui pourront l'égalier peut-être, mais qui ne vaudront pas mieux que lui. En tous cas, cet

le première candidature est heureuse; elle est d'un excellent présage pour les élections qui se préparent; elle fait prévoir une lutte noble et vraiment patriotique entre des hommes d'une réelle valeur.

VETO DU MAIRE.

Comme bien on le pense, le maire doit être et est, en effet, très affairé, en ce moment.

Il a annoncé qu'il allait frapper de son veto les ordonnances votées récemment pour le pavage de certaines rues, par le conseil municipal.

Il s'agit de prouver que ces ordonnances sont illégales, parce que les ressources financières de cette année sont insuffisantes pour payer les frais de ces pavages, et que pour effectuer ces paiements, il faut engager d'avance les revenus de l'an prochain.

C'est donc une question de chiffres qu'il faut vider. Le maire a besoin pour y arriver de consulter le contrôleur de ville, l'avocat de ville et l'ingénieur de ville, les trois hommes les plus compétents en pareille matière; de telle sorte que dans le document qu'il va publier, il n'y ait pas un mot, pas un chiffre qui prête à la critique. Ce travail est très-avancé, paraît-il; il est donc à espérer qu'il paraîtra bientôt.

PAYS SANS NOM.

Une vision qui m'est venue une nuit d'avril, pendant mon sommeil sous la tente, dans un campement chez les Beni-Hassem, au Maroc, et environ trois journées de marche de la sainte ville de Méquinez:

Le rideau du rêve s'est levé brusquement sur un pays lointain, —mais lointain, lointain bien au-delà des habituelles distances terrestres, tellement que, tout de suite, dès que le décor a commencé de s'éclaircir, même avant d'avoir bien vu, en moi-même j'ai eu la notion de cet éloignement effroyable. C'était une plaine pierreuse, nue, déserte, où il faisait terriblement lourd et chaud, sous un morne ciel crépusculaire; mais elle n'avait rien de bien particulier dans son aspect, —comme, par exemple, certaines plaines du Centre-Afrique, qui semblent insignifiantes par elles-mêmes, qui ont un air quelconque et qui pourtant sont d'un si difficile et dan-

de l'esprit tendue, très lucide, qui précède certaines grandes catastrophes, Marie-Rose, dont les narines frémissantes indiquaient le tumulte du cœur, sa colère, sa révolte enfin contre son esclavage, Marie-Rose se pencha. L'ombre n'était pas encore assez épaisse pour qu'il lui fût impossible de lire. Elle reconnut l'écriture, elle lut certains mots. Alors, avant que Ragon eût retiré sa main, elle se précipita avec une exclamation de rage sur les papiers à sa portée. Elle s'accrocha à cette main avec une vigueur centuplée par le désespoir, ses ongles labourèrent, déchirèrent profondément les doigts, le poignet. Echevelée, en désordre, admirable, elle dit: —Infâme! Infâme! Une courte lutte commença. Il a été surpris. Il est obligé de se défendre et d'employer sa force. Sa main libre tend à les broyer les poignets de l'enfant... Et ses ongles, à lui aussi, s'enfoncent dans cette frêle peau délicate, si blanche, que des baisers seuls auraient dû meurtrir... C'est une lutte courte, mais horrible... —Ah! le lâche! le lâche! le lâche! Il la repoussée. Les papiers froissés ont repris place dans sa poche. Et hors d'haleine, lui aussi, il s'appuie contre la paroi d'une roche.

goureux accés. Si je n'avais pas su, j'aurais pu me croire n'importe où; mais je savais d'avance, par une sorte d'intuition immédiate, et alors cela m'oppressait d'être là: je me sentais en proie à la peur des distances sans fin, à l'angoisse des trop longs voyages dont on ne peut plus revenir. De loin en loin, sur cette plaine, poussaient des petits arbres rabougris, dont les branches noires se contournèrent sur elles-mêmes par des séries de cassures rectangulaires, comme des bras de fautoisils chinois. Ils avaient chacun seulement trois ou quatre feuilles molles, d'un vert pâle, qui pendaient comme éplorées de chaleur. J'avais conscience que, d'un moment à l'autre, des surprises sinistres, des périls sans nom pouvaient surgir de tous les points de cet horizon trouble, embrouillé de nuées stagnantes et d'obscurité. Un de mes compagnons de route imaginaires — je devais en avoir au moins deux, dont je sentais la présence, mais qui étaient invisibles: des esprits, des voix, —un de mes compagnons de route me dit à l'oreille: «Eh bien! puisque nous voilà ici, il va falloir se défier des chiens crochus.» «Ah! oui, par exemple,» répondis-je d'un ton dégagé, comme quelqu'un qui serait aussi très au courant de ce genre de bêtes et du danger de leur voisinage... Evidemment j'étais déjà venu là; mais ces «chiens crochus», leur image subitement rappelée à mon esprit, accentuant encore la notion de ce dépaysement extrême me faisaient davantage frémir... Ils apparemment aussitôt évoqués, au seul prononcé de leur nom, grâce à l'étonnante facilité avec laquelle les choses se passent dans les rêves. Ils couraient très vite à travers la pénombre de ce lourd à l'espérance, lancés comme des flèches, comme des boulets, on n'avait pas le temps de les voir venir; affreux chiens noirs, aux yeux de chats, en crochets, qui, au passage, griffaient cruellement d'un coup de patte rapide, puis se perdaient dans les lointains cœlifs. Passaient aussi des petites femmes, presque naines, ricanantes, moqueuses, moitié singes (dans la vie réelle, j'en ai rencontré ainsi deux, au milieu d'une solitude africaine dévorée de soleil, sous l'accablement d'un ciel noir, aux environs d'Obock, des petites femmes, qui, sans doute, étaient «crochues» comme les chiens, car, en me croisant, elles me griffaient de même... Et leur souffle aussi était «crochu»: quand elles me soufflaient au visage, ça cinglait comme des pointes d'aiguilles... Mais les mots humains en peuvent rendre le mystère et la tristesse de cette plaine ainsi réapparue, tout ce qui s'ébauchait en moi d'inquiétudes désolées rien qu'à contempler ces chétifs arbustes aux longues feuilles pâles de chaleur... Quand je m'éveillai, au petit jour timide qui commençait à filtrer à travers les toiles de ma tente, la notion me revint peu à peu des choses réelles, de l'Afrique, du Maroc, des Beni-Hassem, de notre petit campement isolé au milieu d'immenses pâturages déserts — alors je reconquis tout de suite une douce impression d'«chez moi», de sécurité, d'inséparable retour. Et, mon Dieu, bien des gens, que fera sourir ma terreur de ces petites «femmes crochues», à ma place se seraient préoccupés de l'attente des longues journées d'éloignement, de faire en plein soleil, sans routes à travers les montagnes et sans ponts sur les fleuves. Quant à moi, ce paraissait comparable à la plus anodine banquette de Paris — après de ce pays de je ne sais quelle planète, de je ne sais où, entrevu au fond des innombrables infinis du temps ou de l'espace, pendant les clairvoyances inexplicables du rêve.

PIERRE LOTI.

DEPECHE

Télégraphiques.

Les agriculteurs français et le traité de réciprocité avec les Etats-Unis.

Paris, France, 20 juillet.—Des délégués de la Société des Agriculteurs dont M. de Vogue est le président se sont présentés hier chez le ministre de l'Agriculture, M. Jean Dupuy, pour demander que le gouvernement ne conclue aucun arrangement avec les Etats-Unis avant d'avoir consulté les représentants de l'agriculture. Le ministre a promis de tenir compte de cette recommandation.

A la Chambre des Communes.

Londres, 20 juillet.—Répondant aujourd'hui à la Chambre des Communes à une question relative aux relations entre la Grande-Bretagne et la République de l'Afrique du Sud, le secrétaire d'Etat pour les colonies, M. Joseph Chamberlain, a dit que les modifications apportées à la loi sur les franchises au Transvaal conduisaient le gouvernement à espérer que la nouvelle loi constituerait la base d'un règlement sur les lignes définies par Sir Alfred Milner, haut commissaire anglais dans le sud de l'Afrique.

Le gouvernement a remarqué, a ajouté M. Chamberlain, que le Volkraad avait écarté de nombreuses dispositions du projet, ce qui pourrait être interprété comme une intention de reprendre d'une main ce qu'on accorde de l'autre. Il serait facile aussi d'altérer le caractère général des concessions accordées par une législation subséquente, mais, a dit M. Chamberlain, les autorités estiment avec confiance que le président Kruger, ayant accepté le principe pour lequel le gouvernement de la Grande-Bretagne a lutté, est bien préparé à prendre en considération de nouveau tout détail de son plan qui pourrait entraver l'accomplissement de l'œuvre projetée, et qu'il ne laissera pas annuler ou réduire le principe par des altérations subséquentes de la loi ou par des actes administratifs.

Démonstration à Barcelone.

Barcelone, Espagne, 20 juillet.—Il y a eu une sérieuse démonstration aujourd'hui à Barcelone. Environ huit cents personnes ont profité de la présence de l'amiral français Fournier à déjeuner officiel pour parader dans les rues avec un drapeau tricolore en poussant des cris séditieux. La police a dispersé la foule et a opéré nombre d'arrestations.

L'acteur Irving Docteur en droit

Glasgow, 20 juillet.—L'Université de Glasgow a conféré aujourd'hui le degré de Docteur honoraire en Droit à Sir Henry Irving. Il y a eu à cette occasion une fête qui a été pour lui une véritable ovation. Les étudiants ont chanté, «He's a Jolly Good Fellow».

Départ de l'escadre de l'Atlantique pour Newport.

Narragansett Pier, N. Y., 20 juillet.—Les navires de guerre de l'escadre du Nord de l'Atlantique sont tous partis pour Newport, à 8 heures 30 du matin.

Le secrétaire de la guerre Alger quitte son poste lundi.

Washington, 20 juillet.—Le secrétaire Alger livrera tout le département de la guerre au secrétaire-assistant Meikeljohn, lundi prochain.

Rapport du Général Otis.

Le Temps.

Washington, 20 juillet.—Le département a reçu la dépêche suivante, de Manila, du général Otis: Temps toujours orageux; le baromètre monte et indique une amélioration dans le temps. Moyenne des pluies pendant plusieurs années, 14 pouces et demi; pendant 20 jours pleins, il y a eu 41 pouces. Le pays était inondé. Aux avant-postes, les troupes ont beaucoup souffert.

Les premières lignes extérieures ont été touchées en certains endroits. Rien de sérieux. Les maladies n'ont pas augmenté sérieusement. Les communications télégraphiques ont été maintenues à San Fernando, Bacor et sur presque tous les autres points. Impossible de fournir du charbon aux transports. OTIS.

Exhibition du gouvernement à l'Exposition de Paris.

Washington, 20 juillet.—Le commissaire général Peck, de l'Exposition de Paris, a eu une longue conversation avec le Président. Il lui a expliqué ses plans pour l'exposition du gouvernement. Le Président a approuvé les idées de M. Peck.

Les représentants de la commission feront le choix des articles pris dans les différents départements. La commission recevra des instructions spéciales pour mettre en relief les objets provenant du département de la marine et de la guerre.

FELICITATIONS A l'armée des Philippines.

Washington, 20 juillet.—Le département de la guerre publie aujourd'hui un télégramme au général Otis dans lequel le Président remercie les hommes de l'armée des Philippines du patriotisme qu'ils ont montré en restant au service après la ratification du traité de paix.

Ce message, envoyé le 1er juillet par l'intermédiaire du département de la guerre, est ainsi conçu: Palais de l'exécutif. Washington, 1er juillet. Otis, à Manila. Le Président désire exprimer le plus ouvertement possible son appréciation du patriotisme éplendide montré par les volontaires et les réguliers du huitième corps d'armée, qui ont servi volontairement dans la rude campagne contre les insurgés de l'île de Luzon, lorsque d'après les termes de leur engagement ils avaient le droit de réclamer leur licenciement dès la ratification du traité de paix avec l'Espagne. Cette décision Je leur part est noble et héroïque. Elle restera comme un exemple du sacrifice de soi-même et du dévouement qui ont toujours caractérisé le soldat américain.

En reconnaissance, je recommanderai au Congrès de décerner une médaille d'honneur aux officiers et aux soldats du huitième corps d'armée qui ont lutté volontairement et avec enthousiasme pour leur pays. WILLIAM MCKINLEY.

LE SUCCESSEUR

SECRETARE ALGER.

Washington, 20 juillet.—L'objet le plus absorbant et le plus général des conversations, aujourd'hui à Washington, est la succession du secrétaire Alger au département de la guerre.

De nombreux noms sont mentionnés, mais on peut déclarer sous bonne autorité que le Président n'a encore fait aucun choix. Le secrétaire Long et le directeur général des postes Smith, qui ont eu aujourd'hui de courts entretiens avec le Président, ont exprimé ensuite l'opinion qu'aucun membre du cabinet ne devrait prendre le portefeuille de la guerre.

Parmi les noms fréquemment mentionnés se trouve celui du général Horace Porter, ambassadeur des Etats-Unis en France. Le sénateur Thurston, du Nebraska, s'est rendu aujourd'hui à la Maison Blanche pour appuyer la promotion du sous-secrétaire Meikeljohn.

Les noms de presque tous les généraux ayant figuré dans la dernière guerre ont été mentionnés, entr'autres celui du général James H. Wilson. Dans certains cercles on exprime hautement l'opinion que le successeur du secrétaire Alger viendra de l'état de New York. A ce propos le nom de M. Elihu Root a été suggéré.

Un haut fonctionnaire de l'administration a dit aujourd'hui que le prochain secrétaire de la guerre serait non seulement un New Yorkais mais un avocat. Ce fonctionnaire s'est entretenu aujourd'hui avec le président McKinley, et il a déclaré que si le choix n'était pas encore définitivement fait, l'état de New York, actuellement sans représentation dans le cabinet, avait le plus de droits à la préférence.

LA COMMISSION ANGLO-AMERICAINE.

Washington, 20 juillet.—Le retour de l'Alaska du sénateur Fairbanks amène à un point décisif l'avenir de la commission anglo-américaine, non seulement en ce qui concerne la frontière de l'Alaska mais pour l'ensemble de ses travaux.

Questionnée aujourd'hui, le sénateur Fairbanks a refusé de discuter l'avenir de la commission ou les points internationaux de la question. Il a eu ce matin une nouvelle conférence avec le secrétaire Hay. Il s'est également présenté au département de la guerre.

AMUSEMENTS WEST END.

Fidèle au programme qu'il s'est tracé, dès les débuts de la saison, le West End n'épargne rien pour charmer à la fois nos yeux et nos oreilles. A un concert très varié et dont les exécutions sont excellentes, il ajoute les amusantes exercices de trois Pantzer, ceux des frères Deltorelli, les vues du vitrail et la distraction saisissante du chemin de fer que chacun de nous connaît et dont tous veulent jouir. Comment résister à de pareilles attractions?

PARC ATHLETIQUE.

Une fantasia sur les airs de M. phisto, de Boito; une œuvre de Rubenstein; l'ouverture de la Sémiramide; de Rossini; le Ballet de Rosmonde, de Schubert; une grande marche militaire, de Bach, et autres compositions de Brooke, Chaminda, Waldenfel, etc. Voilà plus qu'il n'en faut pour composer un bon concert qui partait ailleurs et en d'autres moments, coûterait un dollar ou un dollar et demi à chacun de ses auditeurs.

On croit qu'il y aura une autre conférence sur la question de l'Alaska ce soir à la Maison Blanche, et qu'à la suite de cette conférence et des nombreux échanges de vues entre les intéressés une décision sera prise sur les points principaux.

JUGEMENT EXPEDITIF.

Knoxville, Tennessee, 20 juillet.—Hayes Kimbrough, qui a tenté d'outrager Mlle Hill, fille du directeur du bureau de poste de Harri-man, a été condamné aujourd'hui à Kingston à vingt ans de travaux forcés.

Kimbrough a été déclaré coupable et il a été condamné six minutes après son entrée dans le tribunal. Le condamné a été installé immédiatement dans une voiture et conduit hors de la ville sous l'escorte de vingt députés-sherifs. Des individus s'étaient assemblés la nuit dernière dans le but de le lyncher, mais il n'a été amené qu'à midi.

La lettre de démission du secrétaire Alger et la réponse du Président.

Washington, 20 juillet.—La lettre de démission du secrétaire Alger est ainsi conçue: 13 juillet 1899.

Monsieur. Je prends la liberté de vous adresser ma démission de secrétaire de la guerre devant s'effectuer prochainement, dans ce que vous déciderez que les affaires de ce département le permettent. En mettant fin à mes relations officielles avec votre administration je vous souhaite une bonne santé et les plus grands succès dans l'exécution des grands travaux qui vous sont confiés. J'ai l'honneur d'être, très respectueusement, votre obéissant serviteur. R. A. ALGER.

Le Président a répondu: Palais de l'exécutif, 20 juillet 1899.

A l'honorable R. A. Alger, secrétaire de la guerre. Cher monsieur. Votre démission des fonctions de secrétaire de la guerre en date du 13 juillet est acceptée et s'effectuera le 1er août 1899.

En rompant ainsi des relations qui ont duré plus de deux ans, je désire vous remercier des fidèles services que vous avez rendus au pays dans une période des plus difficiles, et vous souhaiter une longue et heureuse vie. Recevez l'assurance de ma haute considération et de mon estime. Je demeure votre dévoué WILLIAM MCKINLEY.

AMUSEMENTS WEST END.

Fidèle au programme qu'il s'est tracé, dès les débuts de la saison, le West End n'épargne rien pour charmer à la fois nos yeux et nos oreilles. A un concert très varié et dont les exécutions sont excellentes, il ajoute les amusantes exercices de trois Pantzer, ceux des frères Deltorelli, les vues du vitrail et la distraction saisissante du chemin de fer que chacun de nous connaît et dont tous veulent jouir. Comment résister à de pareilles attractions?

PARC ATHLETIQUE.

Une fantasia sur les airs de M. phisto, de Boito; une œuvre de Rubenstein; l'ouverture de la Sémiramide; de Rossini; le Ballet de Rosmonde, de Schubert; une grande marche militaire, de Bach, et autres compositions de Brooke, Chaminda, Waldenfel, etc. Voilà plus qu'il n'en faut pour composer un bon concert qui partait ailleurs et en d'autres moments, coûterait un dollar ou un dollar et demi à chacun de ses auditeurs.

Feuilleton

L'Abeille de la N. O.

No 41 Commencé le 1er Juin 1899

Mortel Outrage.

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JULES MARY.

TROISIEME PARTIE.

LE SECRET DE MARIE-ROSE

III

LE DRAME INTIME.

[Nuit.]

Il tira les linceuls de lettres. Elle mourut à Marie-Rose, envivée, exaltée, en cette situation

Elle se rapproche pourtant, très lente, le corsage soulevé. Elle vient tout près de lui. Il la laisse faire.

Elle lève, avec la même lenteur, la main, sa main ensonglantée, sur cette face blême, et la main s'y abat, la souffletant. —Lâche! Lâche!

Elle s'éloigne alors, pendant qu'il ferme les yeux sous l'outrage, et qu'il bégaye, à travers de raques sanglots: —Oh! Marie-Rose! Marie-Rose!

IV

UNE AFFAIRE QUI SE VIDE.

Un nuage se répand sur ses yeux. Il est près de se trouver mal, et quand il revient à lui, un homme est là qui le regarde, les bras croisés, et qui le regarde, son retour à la vie pour lui lancer, lui aussi, et pour la troisième fois, l'insulte: —Lâche! Lâche!

C'est Marcigny. Il s'est arrêté, tout à l'heure, dans sa fuite; il a cru entendre des cris, des exclamations étouffées; il a eu peur pour Marie-Rose; il est revenu alors sur ses pas et il a assisté à la fin de la scène, sans que la jeune fille se fût aperçue qu'il en était témoin. Et maintenant — quelques mots avaient suffi pour l'en instruire — il le connaît aussi, lui aussi, le

secret du cœur de sa fiancée; il le connaît, les raisons du changement étrange qui s'était produit en elle, et il ne l'aimait que davantage.

Pierre Ragon a vu Marcigny, et s'est redressé devant son rival. Toute trace de faiblesse disparaît. La haine brille dans ses yeux, avec un peu de honte qui l'atténue, pourtant, car il devine que Marcigny a dû entendre la scène et par conséquent connaît son infamie.

Marcigny, très calme, se dominant admirablement en cette circonstance critique où il prévoyait qu'un drame allait se passer entre eux deux, Marcigny disait: —J'ai tout entendu... Vous allez me donner ces lettres à l'instant, misérable lâche!... Ragon eut un geste de mépris. —Misérable, soit, je vous l'accorde... Mais lâche, c'est autre chose...

—Ces lettres... —Vous ne les aurez jamais! —Alors, je vais vous tuer! —Ou je vous tue!... —Votre jour et votre heure? —Tout de suite. —Vous n'avez pas d'armes. —Montez sur ce plateau. Il y a là — je le sais — un coup de fusil de chasse à un coup appartenant à des pères, sans doute. Les pères sont absents. Nous nous servirons des fusils pour nous battre.

—Sans témoins? —Nous n'avons pas besoin de témoins. —Soit, j'accepte, dit Marcigny. Les deux hommes remontèrent, silencieux, au travers des blocs éroulés.

Les deux fusils étaient toujours là, appuyés contre un sapin. Le foyer brûlait encore. Les fusils étaient des armes de calibre égal, se chargeant par la queue. Ils s'assurèrent avec la baguette qu'ils étaient chargés à balle.

—Nous nous mettrons à chaque bout du plateau, dit Marcigny; il y a cinquante mètres. C'est une excellente portée pour ne pas se manquer.

—Dans un instant, la lune va paraître entre ces deux cimes... —Nous y verrons clair pour viser. Ragon, armé, s'éloignait déjà. Marcigny le rappela, durement: —Attendez! —Quoi donc? —Mon bon plaisir... nous avons à régler quelques conventions...

—Il s'agit pour l'un de nous de tuer l'autre... —Ce n'est pas tout. Il me faut des lettres. Si je vous tue, je ne veux pas qu'on les retrouve sur vous après votre mort et l'anais de la répugnance à fouiller votre cadavre... —Alors!...

—Ces lettres appartiennent à celui de nous deux qui survivra. —Je le veux bien. —Jetez-les donc là, près de ce foyer. Ragon obéit, mais resta près de là pour empêcher Marcigny de s'en emparer... Tous deux étaient très pâles, mais leur calme était absolu.

—Est-ce tout? —Non... si c'est moi qui dois mourir, je ne veux pas qu'on vous poursuive... Si vous êtes tué, je ne veux pas que l'on m'accuse de vous avoir assassiné.

—Attendez le retour des bergers ou des chasseurs. —Inutile... Avez-vous un calepin et un crayon? —Oui. —Arrachez une feuille à votre calepin et écrivez... Ragon fit ce que Marcigny lui demandait.

—Vous êtes prêt? —Dites! Marcigny dicta, lentement, les mains appuyées sur le canon de son fusil. —Nous nous sommes battus en duel loyal, mais sans témoins... Et pour que nul châtiment et nul déshonneur n'atteignent celui de nous deux qui aura tué l'autre, nous avons signé tous deux librement, cette déclaration pour servir à la justice... —Maintenant, datez et signez! —Je signe... à votre tour,

Ragon tendit le papier et Marcigny signa d'une main ferme. Puis il jeta le papier par terre et mit une pierre dessus pour que le vent ne pût l'lever et le faire disparaître.

Ensuite, ils comptèrent les pas, choisirent leurs places, chacun s'en empara... Tous deux étaient très pâles, mais leur calme était absolu.

—Non... si c'est moi qui dois mourir, je ne veux pas qu'on vous poursuive... Si vous êtes tué, je ne veux pas que l'on m'accuse de vous avoir assassiné.

—Attendez le retour des bergers ou des chasseurs. —Inutile... Avez-vous un calepin et un crayon? —Oui. —Arrachez une feuille à votre calepin et écrivez... Ragon fit ce que Marcigny lui demandait.

—Vous êtes prêt? —Dites! Marcigny dicta, lentement, les mains appuyées sur le canon de son fusil. —Nous nous sommes battus en duel loyal, mais sans témoins... Et pour que nul châtiment et nul déshonneur n'atteignent celui de nous deux qui aura tué l'autre, nous avons signé tous deux librement, cette déclaration pour servir à la justice... —Maintenant, datez et signez! —Je signe... à votre tour,

—Ces lettres appartiennent à celui de nous deux qui survivra. —Je le veux bien. —Jetez-les donc là, près de ce foyer. Ragon obéit, mais resta près de là pour empêcher Marcigny de s'en emparer... Tous deux étaient très pâles, mais leur calme était absolu.

—Est-ce tout? —Non... si c'est moi qui dois mourir, je ne veux pas qu'on vous poursuive... Si vous êtes tué, je ne veux pas que l'on m'accuse de vous avoir assassiné.

—Attendez le retour des bergers ou des chasseurs. —Inutile... Avez-vous un calepin et un crayon? —Oui. —Arrachez une feuille à votre calepin et écrivez... Ragon fit ce que Marcigny lui demandait.

—Vous êtes prêt? —Dites! Marcigny dicta, lentement, les mains appuyées sur le canon de son fusil. —Nous nous sommes battus en duel loyal, mais sans témoins... Et pour que nul châtiment et nul déshonneur n'atteignent celui de nous deux qui aura tué l'autre, nous avons signé tous deux librement, cette déclaration pour servir à la justice... —Maintenant, datez et signez! —Je signe... à votre tour,

—Attendez le retour des bergers ou des chasseurs. —Inutile... Avez-vous un calepin et un crayon? —Oui. —Arrachez une feuille à votre calepin et écrivez... Ragon fit ce que Marcigny lui demandait.

—Vous êtes prêt? —Dites! Marcigny dicta, lentement, les mains appuyées sur le canon de son fusil. —Nous nous sommes battus en duel loyal, mais sans témoins... Et pour que nul châtiment et nul déshonneur n'atteignent celui de nous deux qui aura tué l'autre, nous avons signé tous deux librement, cette déclaration pour servir à la justice... —Maintenant, datez et signez! —Je signe... à votre tour,